

Le vieux avait laissé des tas d'indices et d'avertissements. J'ai eu la bêtise de les ignorer. Ou est-ce l'inverse : les ai-je appréciés secrètement ? J'aurais dû au moins me douter dans quel pétrin je me fourrais quand j'ai lu cette note, écrite juste la veille de sa mort :

5 janvier 1997

Quiconque trouvera et publiera ce travail sera habilité à en percevoir tous les bénéfices. Je demande seulement que mon nom figure en bonne place. Peut-être même vous enrichirez-vous. Si, toutefois, vous vous apercevez que les lecteurs se montrent peu compréhensifs et décidez alors de renoncer à cette entreprise, je vous engage à boire du vin en grande quantité et à danser dans les draps de votre nuit de noces, car, que vous le sachiez ou non, vous voilà bel et bien riche. On prétend que la vérité résiste à l'épreuve du temps. Je ne vois pas de meilleure consolation que celle de savoir que ce document échouera dans cette épreuve.

A l'époque, ces phrases n'avaient strictement aucun sens pour moi. Ça non, je n'ai pas pensé une putain de seconde que ces phrases à la con finiraient par m'expédier dans une chambre d'hôtel merdique saturée par la puanteur de mon propre vomi.

Après tout, comme je le découvris rapidement, tout le projet de Zampanò tourne autour d'un film qui n'existe même pas. Vous pouvez chercher, je l'ai fait, mais peu importe le nombre d'heures que vous y passerez, vous ne verrez jamais le Navidson Record dans aucun cinéma ou vidéoclub. Qui plus est, la plupart des propos attribués aux personnalités citées ont été inventés. J'ai essayé de les contacter, toutes. Celles qui ont pris le temps de me répondre m'ont dit qu'elles n'avaient jamais entendu parler de Will Navidson, et encore moins de Zampanò.

Quant aux ouvrages cités en notes de bas de page, une bonne partie est fictive. Par exemple, Shots In The Dark de Gavin Young n'existe pas, pas plus que The Works of Hubert Howe Bancroft, Volume XXVIII. D'un autre côté, quasiment n'importe quel crétin peut faire un saut en bibliothèque et trouver Ancient Lore in Medieval Latin Glossaries, de W.M. Lindsay et H.J. Thomson. Il y a bel

de 1973, mais La Belle Niçoise et le Beau Chien est une invention, tout comme, je suppose, l'histoire sanglante de Quesada et Molino.

Ajoutez à cela mes propres erreurs (et il n'y a aucun doute que je suis responsable d'un grand nombre ainsi que celles qu'a commises Zampanò et que je n'ai pas pu relever ou corriger, et vous verrez pour moi que ça a soudain pas mal de choses là-dedans à ne pas prendre au sérieux.

Rétrospectivement, je m'aperçois également qu'il existe sûrement de nombreuses personnes qui auraient été mieux qualifiées que moi pour s'occuper de ce projet : des étudiants diplômés des grandes écoles et des universitaires supérieurs à n'importe quelle bibliothèque d'Amérique ou réseau global. Le problème, c'est que ces gens n'étaient toujours dans leurs universités ou leurs bibliothèques mais en aucun cas près de Whitley quand mourut cet homme sans ami ni famille.

Zampanò, j'ai fini par le comprendre, était un homme très drôle. Mais son humour était de ce genre sec que se murmurent entre eux les soldats, tout plein de blagues à usage privé, ces rires se résumant à un tic au coin de la bouche, des blagues échangées entre eux qu'ils attendent ensemble dans leur avant-poste, et s'aperçoivent progressivement que les renforts n'arriveront pas à temps et que, une fois la nuit tombée, peu importe ce qu'ils auront fait ou t'ont fait, dire, la tuerie se déchaînera sur eux. Une aubaine charognarde réservée aux vautours.

L'ironie, n'est-ce pas, c'est que le fait que ce soit un documentaire au cœur de ce livre soit une fiction change rien. Zampanò savait d'entrée de jeu qu'il ne savait pas si ce qui est réel ou ce qui ne l'est pas importe peu, car les conséquences sont les mêmes.

Je peux soudain imaginer la voix fêlée que j'aurais entendue. Des lèvres qui se plissent à force de vouloir faire un sourire. Des yeux fixés sur les ténèbres :

« Ironie ? L'ironie ne saurait être devant moi, car notre propre ligne Maginot ; un tracé, pour l'instant, purement arbitraire. »

Il n'est donc pas étonnant que, quand vint le moment de saboter sa propre œuvre, le vieux se soit montré merveilleusement compétent. Fausses citations, fausses citations, tout semble pâle en comparaison.

[illegible]

ponceux chevrons damier, dents de scie, les-
 nement à bandes bâtons pesants, billettes
 architectave, chapiteaux, fût, pas non plus d'or-
 nement ; pas de colonne d'entablement, frise,
 sillons, bandeaux, trumeaux, impostes, linteaux,
 trumeaux, corniches, balcons, harpes, croisées, croi-
 teil-de-peau ; ni arc de décharge, linteaux,
 souche, lanternes, girouettes, fleurons, chéneaux,
 toit, épi, châtaine, priseux, cheminées, créne-

Désormais, tout le monde sait que Flaherty a recréé certaines scènes de *Nanouk l'Esquimau* pour la caméra. Des reproches similaires ont été adressés à des émissions telles que les best-of de vidéos amateurs à vocation comique. Dans l'ensemble, les professionnels de la profession font de leur mieux pour contrôler, ou du moins critiquer, ces derniers films, on ne peut plus conscients que perdre la confiance du public sonnerait le glas d'une forme

Alors que, par le passé, les prises de vues se limitaient aux retombées – les récits oraux faits par les survivants ou les photographies prises par les piétons – ces temps-ci la prolifération de caméras vidéo et de cassettes à des prix abordables permet au premier venu de filmer une catastrophe aérienne ou le braquage d'une banque en temps réel.

Bien sûr, aucun documentaire n'est jamais entièrement à l'abri des soupçons : la mise en scène a pu être soigneusement conçue, les mouvements dirigés, ou les dialogues écrits et répétés – toutes choses qui se font aujourd'hui couramment sous l'étiquette de « reconstitution ».

En 1990, dans *The New York Times*, Andy Grundberg écrivait :

Actuellement, la plus grande menace vient de l'ère de la manipulation digitale.

men, Joseph Krumgold, Douglas Leiterman, Hristo Kovachev, Will Roberts, Josef von Sternberg, René Clément, Connie Field, Roy Boulting, Jack Glen et Lothar Wolff, Lipscomb, Alain Resnais, Karl Gass, Ruspoli, Jean Grémillon,

Richard T. Hefron, Robert Gardner, Alexander Petrovich Dovyenko, Eric Haims, Beryl Fox, Robert Vas, Morton Silverstein, Andy Warhol, Abe Osteroff, William Richert, Frédéric Rossif, Jean Paulinévé, Arthur R. Dubs, Kon Ichikawa.

Lionel Rogosin, Marcel
Opahls, Louis Lumière,
Fred Friendly, Koening,
Georges Franju, John
Huston, Bunny Peters
Dana, Yuli Stryanov, Jim
Brown, Brault, Raymond
Depardon, Michael
Apted, Cinda Firestone,
Louis de Rochemont,
Georges Rouquier, James
Hargy, Frederick Wiseman,
Harry Watt, Erik Bar-
nouou, Jean Renoir, Robert
Snyder, Jerry Blumenthal,
Jennifer Rohrer, Gualtero
Jacopetti, Yulia Solntseva,

flots, volutes, oves, olives, écailles, t
méandres, guirlandes, rayures, perles,
ondes, trèfles.

~~Imaginez un peu. Dans vos rêves.~~

184. Andy Grundberg, « L'objectif ne saura », *Times*, 12 août 1990, section 2, 1, 29. Tous ces prévisions de Marshall McLuhan : « Dire l'

luxueux, lui adressaient des billets d'avion pour de lointaines destinations. Il paraît qu'il lui arrivait de répondre. On parlait d'un homme à Dallas, d'un autre à L.A. et de plusieurs à Londres et Paris. Audrie, toutefois, prétend que Karen se contentait de flirter et que ses indiscretions n'allèrent jamais plus loin qu'un simple rendez-vous autour d'un verre ou d'une table de restaurant. Elle affirme que Karen ne coucha jamais avec un seul d'entre eux. Ils étaient juste un moyen d'échapper à des rapports plus intimes, en particulier avec l'homme qu'elle aimait le plus.

Il est plus que certain que Navidson était au courant des « lettres d'amour que Karen cachait dans sa boîte à bijoux³¹⁶ ». Mais ce qui intrigue de nombreux critiques ces temps-ci, c'est la manière dont il choisit de filmer cet étrange objet. Comme l'a fait remarquer le sémioticien Clarence Sweeney :

Bien qu'ayant refusé de faire des infidélités de Karen un partie « publique » du film, Navidson semblait également incapable de les exclure. Par conséquent, il symbolise ses transgressions par la boîte en ivoire sculptée qui contient les biens précieux de Karen, instaurant ainsi un aspect « privé » dans son projet, ce qui du coup invite à réexaminer le sens de l'intériorité dans le *Navidson Record*³¹⁷.

316. Audrie McCulloch, KCRW, Los Angeles, 16 juin 1993.

317. Cf. Clarence Sweeney, *Vie privée et Intrusion au XXI^e siècle* (London : Apeneck Press, 1996), p. 140, ainsi que les œuvres déjà citées dans la note de bas de page 15. Voir aussi le passage, discuté dans le Chapitre II (page 11), dans lequel Navidson ouvre le coffret à bijoux puis, quelques moments plus tard, jette quelques cheveux qu'il vient juste d'ôter de la brosse de Karen³¹⁸.

318. Que vous soyez électricien, érudit ou toxicomane, il y a de fortes chances que quelque part vous possédiez encore une lettre, une carte postale ou un mot qui a de l'importance pour vous. Peut-être rien que pour vous.

C'est étonnant le nombre de gens qui gardent au moins quelques lettres au cours de leur vie, des feuilles de sentiment, planquées dans un étui à guitare, un coffre à la banque, un disque dur ou même à l'abri dans une paire de vieilles bottes que personne ne mettra jamais. Certaines lettres se conservent. D'autres non. J'en ai quelques-unes qui ne se sont pas abîmées. Une en particulier est cachée dans un pendentif en forme de cerf.

C'est un truc plutôt tape-à-l'œil, soi-disant vieux de plus d'un siècle, fait dans un argent fin et poli avec des bois en plaqué platine, des yeux en émeraudes, de petits diamants à la périphérie de sa crinière et un fermoir en argent déguisé en queue. Un fil d'or tressé permet de se l'attacher autour du cou, mais dans le cas précis pas au mien. Je le garde près de mon lit, dans le tiroir du bas fermé à clef de ma table de chevet.

En temps normal, c'est ma mère qui le portait. Chaque fois que je l'ai vue, depuis l'âge de treize ans jusqu'à peu de temps avant mes dix-huit ans, elle l'avait toujours autour du cou. Je n'ai jamais su ce qu'elle gardait dedans. Je l'ai revu avant de partir pour l'Alaska et je crois que même alors il y avait quelque chose dans sa forme qui ne me plaisait pas. La plupart des pendentifs que j'avais vus étaient petits, ronds et chauds. Ils avaient un sens. Le sien m'échappait. C'était dérangement, tarabiscoté et surtout froid, ça jetait de temps en temps de drôles de petits éclats de lumière, un miroir gauchi, capable de reflet quand elle en prenait soin. Et en général se résumant à une tache floue.

Je l'ai revu avant de partir pour l'Europe. Un essai que j'avais écrit sur le peintre Paulus de Vos (1586-1638) mentionnait un « cerf » (qui s'appelle à

On peut avancer sans risque que Navidson connaissait Karen quiconque. Nul doute qu'il savait pour Fowler, le coffret à lettres, entre Wax et Karen, et que tout cela joua dans sa décision de retourner à la maison pour poursuivre l'exploration³²⁰. Il l'a laissée à New York, mais savait alors qu'elle l'avait déjà quitté. Ce qui est vrai.

Jerry Lieberman, qui mena l'entretien avec Fowler pour *People*, s'agréa avec le pseudo-acteur une suite éventuelle à l'article, mais le matériel pour cette liaison fit qu'il abandonna le projet. Après un marchandage, il accepta d'envoyer l'enregistrement de leur dernière interview. Voici donc pour la première fois ce que Fowler déclara à Lieberman le 13 juillet 1995 :

Ouais, elle m'a appelé, elle était en ville, et si on prenait un verre, ce genre-là. Alors on est sortis plusieurs fois. Je l'ai sautée plusieurs fois, vous voyez ce que je veux dire, mais elle parlait pas des masses. Le seul truc qu'elle a dit c'est qu'elle bossait sur un

gare, à la recherche de quelque chose, peut-être de quelqu'un, un le dos, un passe Eurorail à la main, moins de trois cents dollars, des chèques dans ma poche. Je mangeais peu, allais d'un d'endroit à l'autre, Tchécoslovaquie, Pologne, Suède, avant de faire un crochet par l'Espagne pour pouvoir descendre directement du Danemark jusqu'à Madrid où j'ai un appartement au couloirs du Prado telle une meute de chiens aux abois après un parties d'échecs sidérales à Tolède cédèrent vite la place à une randonnée dans l'est, avec passage obligé par Naples, puis je suis allé en Grèce et visitais les îles ioniennes avant de me diriger vers des destinations encore plus au sud. De retour à Rome, je passai presque une semaine dans un bordel, à parler aux femmes des choses les plus bizarres pendant qu'elles attendaient qu'un client les choisisse - une autre pour d'autres jours. A Paris, j'ai vécu la nuit dans les bistrots de temps en temps en bière et en escargots, pendant que le jour je me baladais sur les quais de la Seine. Je ne sais pas pourquoi j'étais brisé. Je crois que c'est ce que je ressentais, j'étais maigre et sans compagnie. Tout ce que je voyais en moi ne faisait que refléter ce que je pensais. Je pensais souvent au pendentif, suspendu à son cou. Parfois ça me venait mal. Souvent ça me mettait en colère.

Elle me déclara un jour qu'il avait de la valeur. Cette pensée me traversa jamais l'esprit. Même aujourd'hui je ne veux pas considérer la monnaie. Je vis de thon, de riz et d'eau, et perds plus de la moitié de mon poids. Je ne veux pas vendre mes organes plutôt que de perdre Lloyd de Londres, mais je préférerais vendre mes organes plutôt que de perdre cette relique contre du fric.

Quand ma mère est morte, le pendentif était la seule chose que j'avais laissée. Il y a une inscription gravée au dos. Elle est de mon écriture : « Mon cœur t'appartient, mon amour - 5 mars 1966 » - quasiment 30 ans après. Pendant longtemps, je n'ai pas actionné le fermoir. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être avais-je peur de ce que j'allais y trouver. Je m'attendais à ce qu'il soit vide. Il ne l'était pas. Quand j'ai voulu l'ouvrir, j'ai découvert la lettre d'amour soigneusement pliée, une lettre de remerciement, griffonnée par un gamin de onze ans.

C'est une lettre que j'ai écrite.

La toute première que ma mère ait jamais reçue du fils qu'elle aimait. Je n'avais que sept ans. C'est également la seule qu'elle ait gardée. 319. Mr. Ermond fait ici allusion à son père biologique, non à Raymond, son père adoptif.

XVII

*Wer du auch seist : am Abend tritt hinaus
aus deiner Stube, drin du alles weißt ;
als letztes vor der Ferne liegt dein Haus :
Wer du auch seist.*

Rilke³⁵⁷

Même si Reston continuait de s'intéresser aux propriétés de la maison, il n'avait absolument aucune envie d'y retourner. Il était content d'avoir survécu, et assez malin pour ne pas tenter le sort une seconde fois. « Bien sûr, au début ça m'obsédait, comme tout le monde », dit-il dans « Reston : L'Entretien ». « Mais j'en suis vite revenu. Je n'ai jamais ressenti la fascination de Navy. J'aime ma vie d'universitaire. Mes collègues, mes amis là-bas, la femme avec qui je sors. Je n'ai aucun désir de flirter avec la mort. Après notre fuite, retourner dans la maison ne m'intéressait tout simplement pas. »

Navidson eut une réaction complètement différente. Il n'arrêtait pas de penser à ces couloirs et à ces pièces. La maison s'était emparée de lui. Dans les mois qui suivirent son départ d'Ash Tree Lane, il resta chez Reston, entouré de livres, d'épreuves et de carnets remplis de dessins, de cartes et de théories. « J'ai hébergé Navy parce qu'il avait besoin d'aide, mais quand l'analyse des échantillons n'a donné que d'infimes résultats, j'ai su que l'heure était venue d'avoir avec lui une conversation à cœur ouvert sur l'avenir. » (« Reston : L'Entretien », là encore.)

Comme nous pouvons nous en rendre compte par nous-mêmes, peu après leur rendez-vous avec le Dr O'Geery, Navidson et Reston rentrent chez ce dernier. Reston ouvre une bouteille de Jack Daniel's, remplit deux verres aux deux tiers et en passe un à son ami. Quelques instants s'écoulent. Ils boivent un second verre. Puis Reston se jette à l'eau.

« Navy », dit-il lentement. « On a fait tout ce qu'on a pu, mais maintenant on est dans l'impasse et tu es fauché. Tu ne crois pas qu'il est temps de contacter *National Geographic* ou la chaîne Découverte ? »

Navidson ne répond pas.

« On ne peut pas régler ça tout seuls. On n'a pas besoin de régler ça tout seuls. »

Navidson pose son verre et, après un long silence gêné, acquiesce.

« Entendu, on les appelle demain matin, on leur envoie des invitations, on fait démarrer l'affaire. »

Reston pousse un soupir et les sert pour la troisième fois.

« Trinquons.

– Oui, à l'ouverture de la chasse », dit Navidson en guise de toast, jetant un œil à la photographie de Karen et des enfants qu'il a posé sur le canapé, il ajoute : « Et à mon retour chez moi. »

« Après ça, on s'est soûlés. » (« Reston : L'Entretien ».) « Un t... l'un ni l'autre on n'avait fait depuis longtemps. Quand j'ai déclaré forfait, j'étais encore debout. Il picolait toujours. Prenait des notes dans son carnet. J'étais loin de me douter de ce qu'il avait mijoté. »

Le lendemain matin, quand Reston s'est réveillé, Navidson était déjà parti. Il avait laissé un mot de remerciement et une enveloppe pour Karen. Il avait appelé New York mais Karen n'était au courant de rien. Un jour plus tard, il est allé rendre à la maison. La voiture de Navidson était garée dans l'allée. Il a sauté dans son fauteuil roulant et s'est approché de la porte d'entrée. Elle était pas fermée à clef. « Je suis resté là une heure et demie, au moins, à attendre qu'il vienne me sembler le courage suffisant pour entrer. »

Mais ainsi que le découvrit Reston, la maison était vide et, plus encore, le couloir qui avait occupé si longtemps le mur est avait disparu.

Pourquoi Navidson est-il retourné dans la maison ?

Les spéculations sont allées bon train quant à la raison exacte pour laquelle Navidson a décidé de retourner dans la maison. C'est un point que *Navidson Record* n'aborde jamais en particulier et qui après plusieurs années d'intense discussion n'a reçu aucune réponse simple. Il existe actuellement trois écoles de pensée :

I. La Thèse de Kellog-Antwerk

II. Le Postulat de Bister-Frieden-Josephson

III. La Théorie de Haven-Slocum

Bien qu'il soit impossible ici d'examiner toutes leurs nuances respectives, il convient du moins d'accorder quelque attention à leurs hypothèses³⁵⁸.

Le 8 juillet 1994, lors du *Colloque pour l'Amélioration du programme international* qui s'est tenu à Reykjavik, en Islande, Jennifer Kellog et Antwerk présentèrent leur contribution sur le sens et l'autorité du projet au ^{xx}e et ^{xxi}e siècles. Dans leur étude, elles citèrent Navidson comme un exemple parfait d'un individu « obéissant à une logique née du besoin de posséder la maison ».

Kellog et Antwerk font remarquer que, même si la maison appartenait à Navidson et à Karen (leurs deux noms apparaissent sur le contrat), c'est Navidson qui laisse entendre fréquemment qu'il en est l'unique propriétaire. Comme il le fait, il pousse sèchement à Reston lors d'un débat houleux sur l'éventualité d'un

357. « Qui que tu sois, sors à la tombée du jour / quitte ta chambre, dont tu connais chaque recoin / ta maison ».

358. Bien que divers extraits de ces exposés circulent encore, ces derniers n'ont pas encore été intégrés à l'édition de *Navidson Record*.

La Maison des feuilles

par Zampanò

avec une introduction et
des notes de Johnny Errand

Circle Round A Stone Publication

Première Edition

Je n'en croyais pas mes yeux.

J'ai découvert alors que non seulement ils l'avaient lu tous les trois mais qu'en plus, de temps en temps, dans une ville, quelqu'un dans le public, en entendant la chanson dans laquelle il était question d'un couloir, venait leur parler après le concert. Ils avaient déjà passé de nombreuses heures avec de parfaits inconnus à épiloguer sur le livre de Zampanò. Ils avaient discuté des notes en bas de page, des noms et même de l'apparition codée de Thamyris à la page 399, un truc que j'avais recopié sans rien soupçonner un seul instant.

Ils se posaient apparemment pas mal de questions sur Johnny Errand. Avait-il réussi à se rendre en Virginie? Avait-il trouvé la maison? Avait-il fini par dormir une nuit normalement? Et surtout, sortait-il avec quelqu'un? Avait-il enfin trouvé la femme dévolue? Ça m'a fichu un sacré coup. Je veux dire, il faut quand même se livrer à une lecture attentive très impressionnante de la page 119 pour se rappeler ce truc-là.

Pendant la deuxième partie du concert, j'ai feuilleté le livre, chaque page était cornée, tachée et surchargée en rouge de questions et de commentaires que j'ai souvent trouvés astucieux. Dans quelques-unes des marges, il y avait même des envolées perso assez étonnantes sur la vie des musiciens eux-mêmes. J'étais ahuri et sous le choc et soudain complètement largué quant à ce que j'avais fait. Je ne savais pas si je devais éprouver de la colère pour être à ce point hors circuit ou de la tristesse à l'idée d'avoir fait quelque chose que je ne comprenais pas entièrement. Je ne puis bien me réjouir simplement de tout ça. Il ne fait aucun doute que je tenais au contenu de ces pages. si

égard, elles étaient absolument complètes, chaque geste inachevé, tout ce discours inaudible & intacts. Là, à plat sur mes paumes, un écho passé.

Je me suis trituré les méninges pendant un savoir si je devais dire au groupe qui j'étais, finalement, pour une raison ou une autre, j'ai n'en rien faire, et je me suis contenté de leur livre en les remerciant. Puis, gagné par une envie de dormir, je suis retourné dans le parc, je me suis emmitouflé dans mon manteau en velours marron à nouveaux boutons que j'avais personnellement co-utilisant cette fois des bobines entières de fil m'assurer qu'ils ne tomberaient plus jamais - étendu sous un vieux frêne, la tête à même le sol, j'ai écouté la musique qui continuait à filtrer du bâtiment apaisante, gagné par un rêve où je filais tout des nuages, baigné de lumière, m'envolant de plus en plus haut, jusqu'à ce qu'enfin je sombre dans un sommeil passé ne troublait plus.

Il y a quelques instants, un énorme husky qui a émergé de nulle part et s'est mis à renifler mes vêtements, remuant mon bras et léchant mon visage me faire comprendre que, bien qu'il n'y eût ni feu ni foyer, la nuit était finie, on était en août et la température inférieure à -30° ne me menaçait. Après avoir caressé quelques minutes, je me suis promené avec le parc. Il courait après les oiseaux pendant que je dégourdissais les jambes. Alors même que je considérais ça, il insiste pour rester à côté de moi, ses oreilles dressant de temps en temps dans le crépuscule, tendant devant nous un ciel aussi sombre qu'une prune taillée, déploie lentement dans le matin.

Je ressens encore en moi un chagrin étrange, bizarrement familier, un chagrin qui je pense m'accompagnera un temps, enroulé autour du même cœur fut autrefois au cœur de mon horreur, avant qu'elle n'apparaisse devant lui et change la pluie en vent. Moins il fait plus doux, une brise légère monte du Flagstaff semble désert, le bar est fermé et le soleil est parti, mais je peux entendre le roulement d'un train dans le lointain. Il sera bientôt là, des sans-abri en descendant, ils boiront du café à dix cents, et une soupe à soixante-quinze cents. Il me reste un peu de monnaie. Un truc chaud. C'est tout.

Mais tu sais mieux que moi ce qui te convient, et je préférerais mourir plutôt qu'entamer de quelque façon que ce soit la foi que tu as en toi.

Mille mots d'amour,

Maman

26 juin 1984

Mon cher Johnny,

Tes phrases jettent des sorts. Une fois de plus tu as fait de ta mère une stupide petite écolière. Telle la Faith d'Hawthorne, je mets des rubans roses dans mes cheveux et inflige à chacun ici, y compris au bon Directeur, le récit complet de tes prodigieux exploits.

Ta lettre n'est ni papier ni encre. C'est du verre, un verre parfaitement dépoli dans lequel je puis infiniment voir mon jeune et joli fils décocher ses flèches tel Apollon, escalader les falaises comme le rusé et agile Ulysse, l'emporter sur ses pairs en folles courses sur les rives de ce lac turquoise que tu as décrit – Hermès trotinant de nouveau sur la grève ! Et pour couronner le tout, un cerf-volant construit de tes propres mains qui erre encore parmi les temples de l'Olympe.

Comme Donnie, tu es né toi aussi avec le vent sous tes ailes.

J'ai soigneusement accroché tes rubans bleus à mon bureau où je peux les voir tous les matins et tous les soirs. Et aussi tous les après-midi.

Le cœur calciné d'amour,

Maman

P.-S. Quand tu reviendras de colonie tu trouveras ton

7 septer

Cher, très cher Johnny,

Supporter plus de deux mois sans un mot puis dès les premiers mots une nouvelle aussi terrible m'en pises.

Si je pouvais, je viendrais t'emporter dans les h refuges des Enfers et par deux fois te tremperais da afin que ni la tête ni le talon – surtout le talon – ne plus jamais souffrir les ignobles insultes de la double

Mais n'oublie pas que ta mère est une lectrice plus subtile que tu n'oses le croire. Quand le Direc m'informe d'une agression commise par toi (?) / sur perpétrée (?) dans la cour de récréation du lycée, m dans ta lettre tu ne mentionnes nulle échauffourée genre, et seulement fais allusion aux problèmes ave émissaire des maudits qui ose prétendre au titre de patriarche, je sais quelle est la main coupable qui a frapper mon seul fils.

Je n'arrive absolument pas à comprendre ton si entêté sur le sujet, mais dois faire confiance à tes in Néanmoins, ne me fais pas l'impolitesse de sous-est capacité à t'interpréter, comprendre tes signaux, dé codes. Tu es ma chair. Tu es mes os. Je ne te conna bien. Je lis en toi parfaitement. Les raisons qui t'on voler la clef des champs et à te terroriser pendant huit j anonyme, un déshérité, un survivant – n'ont aucun pour moi.

Il est clair que tu es éminemment doué pour su dans de telles zones de privation, mais comprends c Johnny, tes facultés peuvent te conduire beaucoup p que ça. Il te suffit simplement d'y croire, et tu réuss ton évasion.

Cesse de faire appel à tes poings (assez de rixes) télévision, ne succombe pas aux stupeurs faciles et in de l'alcool et des médicaments (si ce n'est pas déjà f tentations viendront un jour te débusquer) et pour f

VIII

SOS... Signal radio codé demandant de l'aide en cas de détresse extrême, utilisé surtout par les bateaux en mer. Les lettres sont arbitrairement choisies comme étant faciles à transmettre et identifier. Le signal fut proposé lors de la Conférence sur la Radio-Télégraphie de 1906 et adopté officiellement par la Convention de la Radio-Télégraphie en 1908. (Cf. G.G. Blake, Hist. Radio. Télégr., 1926, 111-12).

The Oxford English Dictionary

•••-----

Billy Reston se glisse dans le cadre, sans prêter la moindre attention au matériel que Navidson, au cours des dernières semaines, a installé dans le salon, y compris mais pas seulement, trois moniteurs, deux magnétophones, un magnétoscope, un Mac Quadra, deux lecteurs Zip, une imprimante couleur Epson, un vieux PC, au moins six émetteurs et récepteurs radio, de grosses bobines de fil électrique, du câble vidéo, une Arriflex 16 mm, un Bolex 16 mm, un Minolta Super 8, ainsi que des lampes torches, des fusées éclairantes, de la corde, du fil à pêche (du Dacron tressé aussi bien que de l'acier multifibres 18kg/r), des cartons de piles de secours, divers outils, des boussoles dérégées par les étranges polarités de la maison, et un mégaphone cassé, sans compter les étagères où s'entassent fioles

d'échantillons, graphiques, livres, et même un vieux microscope.

Reston préfère concentrer toute son énergie sur les radios, contrôlant sur écran Holloway alors que celui-ci s'avance dans le Grand Vestibule. Exploration n°4 a commencé et marquera la seconde tentative de l'équipe pour atteindre le bas de l'escalier.

« On t'entend bien, Billy », répond Holloway dans un afflux de parasites.

Reston essaie d'améliorer le signal. Cette fois-ci, la voix d'Holloway parvient un peu plus nettement.

« Nous continuons à descendre. On vous rappelle dans un quart d'heure. Terminé. »

L'évidence aurait exigé qu'on structure la séquence autour du voyage d'Holloway mais il est clair que rien ne va de soi avec Navidson. Il continue de braquer la caméra sur Billy qui est désormais le commandant de base de l'expédition. En 7298 granuleux (avec la focale sans doute sur T-stop), Navidson

lant entre la radio, le magnétoscope et l'ordinateur, sans jamais perdre de progression de l'équipe.

En se concentrant sur Reston au début d'Exploration n°4, Navidson nit un parfait contrepoint au monde confus dans lequel évolue Holloway nous confinant au confort d'une maison bien éclairée, il donne à nos im- tions la possibilité de peupler les ténèbres avoisinantes de question démons. Cela renforce également notre identification avec Navidson comme nous, souhaite ardemment pénétrer le mystère de ce lieu. D'autr- lisateurs auraient peut-être entrecoupé les plans du « Camp de base » « Poste de commande »¹¹⁰ par des extraits de la cassette d'Holloway. Navidson refuse de considérer Exploration n°4 autrement que sous le p- vue de Reston. Comme l'écrit Frizell Clary : « Avant de nous laisser cont- pareilles sortes d'obscurité cimmérienne, Navidson veut que nous fassio- périence, comme il l'a déjà fait, d'une séquence entièrement consacr- détails nettement plus révélateurs de l'attente¹¹¹. »

Naguib Paredes, toutefois, va plus loin que Clary, ignorant les que- concernant la structure de l'attente en faveur d'une analyse légèrement diff- mais peut-être plus pénétrante de la stratégie de Navidson : « D'abord et- tout, cette perspective restreinte permet avec subtilité et non sans astuce à- son de matérialiser ses propres sentiments concernant Reston, un homme- telligence et l'énergie redoutables mais qui est néanmoins – et je pourrais a- tragiquement – handicapé sur le plan physique. Ce n'est pas un hasard si l- son filme le fauteuil roulant de Reston dans l'idiome photographique d'u- son : les rayons en guise de barreaux, le siège en guise de cellule, le frein r- évoquant une espèce de serrure. En recourant ainsi à de telles images, Na- parvient à nous représenter sa propre frustration grandissante¹¹². »

Comme prévu, dès la première nuit, Holloway et son équipe comm- à perdre le contact radio. Navidson réagit en filmant une tribu de tasses- vert-de-gris disposées par terre tels des colons dans une prairie tandis qu- un tas de cosses de graines de tournesol s'élève d'un bol tel un volcan su- quelque plateau invisible du Pacifique. En fond, le sifflement incessa- radios continue d'emplir la pièce comme un vent puissant et incorruptib-

Etant donné la façon grandiose dont ces moments sont photographi- pourrait presque croire que Navidson essaie, à travers les objets et les c- ments même les plus quotidiens, de rendre tangible la dimension épique- progression d'Holloway. Ou alors d'y prendre part. Peut-être même- concurrencer¹¹³.

110. Il se passe ici un truc bizarre, comme si Zampanò n'arrivait pas s'il s'agit là d'une exploration (i.e. « camp de base ») ou d'une gu- « poste de commande » ?

111. Cf. *Tick-Tock-Fade : The Representation of Time in Film Narrative*, de Frizell Clary (Delat- Essay Publications, 1996), p. 64.

112. *Cinematic Projections*, de Naguib Paredes (Boston : Faber and Faber, 1995), p. 84.

ir sans l'autre. Caïn n'a
être pas été le gardien de
frère, mais Esaü le fut cer-
ment²⁴¹

////////////////////

un habile chasseur »
terrain »
omme simple, vivant dans
entes²⁴². »

////////////////////

t donc là le sens d'Esaü

////////////////////

me l'écrit Scholem :
ultime vision qu'a Frank
avenir se fondait sur les lois
ore non révélées de la
ah de *atzilut* qui, comme il
ait promis à ses disciples,
ndraient effet lorsqu'ils
ient venus "à Esaü", c'est-
re quand la traversée de
pyme" avec sa destruction
a négation totales seraient
complètement accomplies²⁴⁵. »

////////////////////

is comme nous le rappelle
grande maxime hassi-

èse 27, 24²⁴³

Cf. Genèse 27, 29²⁴⁴.

and semble lui aussi se tromper.
e correcte est : Genèse, 25, 27.

n Scholem, *Le Messianisme juif* (New
ken Books, 1971), p. 133. Prenant le
dier le travail de Frank, Scholem ne
de mettre également l'accent sur le
contestable qu'était Frank : « Jacob
5-1791) restera à jamais dans les
omme l'un des phénomènes les plus
ans toute l'histoire juive : un chef
que ce soit pour des questions d'in-
nt personnel ou autres, fut dans tous

dique : « Le Messie ne viendra
pas tant que couleront les
larmes d'Esaü²⁴⁶. »

////////////////////

et donc revient à Tom et Will
Navidson, divisés par l'expé-
rience, dotés de talents et dis-
positions différents, mais
cependant frères « rien l'un
sans l'autre ».

Comme le dit Tuni dans
son chapitre de conclusion :
« Bien que les différences
soient là, tels les serpents du
caducée, ces deux frères ont
toujours été et seront toujours
inextricablement liés ; et tout
comme le caducée, leur his-
toire commune crée un sens et
ce sens est la santé²⁴⁷. »

////////////////////

Au terme de la première
nuit, Tom a commencé à res-
sentir la terrible tension de l'en-
droit. A un moment, il menace
même d'abandonner son poste.
Il n'en fait rien. Son dévoue-
ment à son frère l'emporte sur
ses propres peurs. Demeurant
près de la radio, « [Tom]
remâche son ennui comme un
chien ronge son os tout en
fixant tout ce temps la peur à la
façon d'une mangouste²⁴⁸ ».

Heureusement pour nous,
quelques traces de cette lutte
survivent sur la Hi 8 où Tom a
enregistré une histoire éclec-
tique, tantôt drôle, tantôt
bizarre, pensées égrenées dans
l'atrocité des ténèbres.

246. Perdu.

247. Eli Tuni, p. 897.

Mais cela signifie également [1e

Histoire de Tom

[Transcription]

1^{er} Jour : 10h38

[Devant la tente de Tom ; haleine qui gèle
dans l'air]

Soyons sérieux. Un endroit pareil est
forcément hanté. Voilà ce qui est arrivé à
Holloway et à son équipe – les fantômes les
ont eus. Et c'est ce qui va arriver à Navy
et à moi. Les fantômes nous auront. Sauf
qu'il est avec Reston. Il n'est pas seul. Je
suis seul. Je crois que c'est clair. Les
fantômes s'en prennent toujours en premier à
celui qui est seul. En fait, je parie qu'ils
sont là en ce moment même. Planqués.

1^{er} Jour : 12h06

[Afin de maintenir le contact,
il a été nécessaire d'installer la radio
en dehors de la tente]

Radio (Navidson) : Tom, on a trouvé une
autre balise fluo. Il n'en reste presque plus
rien. Juste un lambeau. On laisse du fil et
on continue.

Tom dans la radio : Entendu, Navy. T'as
pas vu de fantômes ?

Radio (Navidson) : Rien. T'as un peu les
jetons ?

Tom : J'en allume un gros.

Radio (Navidson) : Si tu tiens pas le
coup, rentre. On se débrouillera

Bibliographie

Architecture :

Brand, Stewart, *How Buildings Learn : What Happens After They're Built*. New York : Viking, 1994

Jordan, R. Furneaux, *A Concise History of Western Architecture*. Londres : Thames and Hudson Limited, 1969.

Kostof, Spiro, *A History of Architecture : Settings and Rituals*. Oxford : Oxford University Press, 1995.

Pothorn, Herbert, *Architectural Styles : An Historical Guide to World Design*. New York : Facts On File Publications, 1982.

Pevsner, Nikolaus, *A History of Building Types*. Princeton, N.J. : Princeton University Press, 1976.

Prost, Antoine et Gérard Vincent, éd., *A History of Private Life : Riddles of Identity in Modern Times*. Cambridge : The Belknap Press of Harvard University Press, 1991.

Prussin, Labelle, *African Nomadic Architecture : Space, Place, and Gender*. Smithsonian Institution Press, 1995.

Travis, Jack, éd., *African American Architecture In Current Practice*. New York : Princeton Architectural Press, Inc. 1991.

Watkin, David, *A History of Western Architecture*. 2^e éd., Londres : Laurence King Publishing, 1996.

Whiffen, Marcus, *American Architecture Since 1780*. Cambridge : The MIT Press, 1992.

Wu, Nelson Ikon, *Chinese and Indian Architecture : The City of Man, the Mountain of God, and the Realm of the Immortals*. New York : George Braziller, Inc., 1963.

Film :

Trop nombreux pour être ici recensés.

X

Chaque maison est un « chemin » architecturalement structuré : les possibilités spécifiques de mouvement et les incitations au mouvement alors qu'on part de l'entrée et qu'on traverse une série d'entités spatiales ont été prédéterminées par la structuration architecturale de cet espace, et l'expérience qu'on fait de cet espace en découle. Mais en même temps, dans sa relation à l'espace environnant, c'est un « but », et soit nous nous dirigeons vers ce but, soit nous nous éloignons de lui.

Dagobert Frey

*Grundlegung zu einer vergleichenden
Kunstwissenschaft*

Karen se laisse peut-être aller au ressentiment et à la peur, mais le son que nous voyons semble joyeux, voire euphorique, alors qu'il s'apprête à secourir Holloway et son équipe. C'est presque comme le fait d'entrer, sans parler d'un but – n'importe quel but – face à ces sombres et infinies, était une raison suffisante pour se réjouir.

ce soit loin d'être aussi épique que pour Lude, moi aussi j'ai
es rencontres au cours de ce mois de novembre.

ere s'appelait Gabriella. Son corps était recouvert d'une terrible
naissance qui partait de sa clavicule, recouvrait un sein, son ventre
jambes. On pouvait en voir des traces sur ses poignets et sur ses
Mais on ne pouvait pas la sentir au toucher. Elle était dépourvue
re texture. Un changement purement visuel. Tout d'abord, Gabriella
s lumières, mais au bout d'un moment ça n'eut plus d'importance.
superbe et tendre et j'étais triste qu'elle s'en aille. Elle par-
tilan le lendemain matin.

ce fut le tour de Barbara. Elle avait passé beaucoup de temps au
boy. Elle disait qu'elle ne voulait pas faire la page centrale mais
ait bien l'ambiance là-bas. Quand on s'est mis au lit, elle a
chemise. J'ai entendu les boutons ricocher par terre. A minuit elle
qu'elle m'aimait. Elle l'a répété tellement de fois que j'ai arrê-
er. Le matin, malgré de nombreuses tentatives, elle était incapable
eler mon nom.

a été le tour de Clara English. Juste une nuit mais au moins ça
commencé. Plusieurs tournées, le joyeux bourdonnement de notre
rayons x récemment ingérée, quelques tours de piste au Crazy Girls,
chez elle pour s'envoyer en l'air à fond, sauf qu'on s'est pas
voyés en l'air avant d'en passer par tout un tas d'hésitations et
mes provoquées par une série de tics intérieurs que je ne pouvais
'était ma faute, j'aurais pas dû poser de questions. J'aurais dû
eillères rabattues. J'aurais pu sans doute me contenter des larmes.
Il a fallu que je me fende de la bonne vieille question (BVQ) et
sh n'a même pas songé à se défiler par une vanne. Elle n'a même pas
histoire ridicule. Il lui a suffi d'une seule phrase pour me parler

ppé net les larmes. Auxquelles a succédé une méchanceté bien rodée.
vraiment le lui reprocher. Difficile de savoir comment j'allais
e genre de confession, même si elle ne m'a pas exactement laissé
de réagir. Soudain, elle me détestait parce que je savais, même si
e qui m'en avait parlé. Mais bon, c'est moi qui avais posé la ques-
ais voulu savoir. Quand je l'ai rappelé le lendemain, elle m'a dit
avait marre de traîner avec des types dont la place était au zoo.
proché avant que je puisse lui demander si elle me voyait plus avec
ou avec les oiseaux.

ai pas oubliée. Son sourire figé. Ces gestes distants. Ce regard
aque fois qu'il n'était pas gagné par quelque chose de terne, de
de brisé, une image qui invariablement me ramène à la même
Clara English se remettra-t-elle un jour ou est-elle à jamais bles-
mée à vaciller sous le poids d'années dénuées de sens & d'amour
que vienne enfin le jour où elle trébuchera et sera emportée ?
ai pas revue. Peut-être a-t-elle déjà été emportée. Mais quand je
il à la liste de Lude, je ne vois pas ce que j'y ai écrit alors. Je
quelques pensées supplémentaires. Elles sont inventées, bien sûr.
s du souvenir de Clara.

x mois de novembre avait semblé une vraie partie de rigolade. Les
ndaient tout inconséquent. Le sexe effaçait toutes les motivations.
sent, les épines ont refait surface. Des épines piquantes. Dopeland
ndré, a succombé aux mauvaises herbes et au lierre mortel. Idem pour
de Lude. Hérissé de douleurs. Envahi par une végétation empoison-

LISTE DE LUDE REVUE ET CORRIGÉE

- Monique - Récemment quittée par son mari.
- Tonya - Un ex et un avis d'internement.
- Nina - Silence.
- Sparkle - Rage.
- Kelly - Alors qu'elle avait à peine sept ans, sa mère l'a obligée à la sucer.
- Gina - Se cache d'un type qui la harcèle. Le quatrième.
- Caroline - A grandi dans une communauté. A subi son premier avorte-ment à l'âge de douze ans.
- Susan - Dit « et alors ? » deux bonnes douzaines de fois par jour. Trou au palais suite à trop de coke.
- Brooke - Apathique.
- Marin - Son oncle venait chez elle et la tripotait.
- Alison - Père tué quand elle avait dix-huit ans.
- Leslie - Violée par son prof de gym quand elle avait quatorze ans.
- Dawn - Violée l'an dernier par un inconnu avec lequel elle avait rendez-vous.
- Melissa - Son ex-petit copain la battait. Elle a dû finalement se faire refaire le nez.
- Erin - A surpris sa mère en train de baiser avec son petit ami.
- Betsy - Une réduction a laissé des cicatrices irrégulières tout autour de ses mamelons et en travers des deux seins. Avait honte avant. A honte maintenant.
- Michelle - Fiancée.
- Alicia - A perdu son pucelage avec son père.
- Dana - Prostituée.

Et quant à ma liste, ma Gabriella et ma Barbara, sans parler d'Ambre & de Christina, de Lucy, Kyrie, Tatiana, l'Australienne, Ashley, Hailey et quelques autres je suppose - oui il y en a eu d'autres - allez savoir. Je vous laisse y aller de vos propres conjectures. Nul doute que vos postillons seront plus heureux que les miens, mais si c'est le cas, alors c'est que vous ne savez visiblement pas de quoi vous parlez. Mais bon, peut-être que je me trompe. Peut-être que c'est vous qui avez raison. Je veux dire, si vous avez tenu jusque-là, peut-être que vous savez de quoi je parle. Peut-être même mieux que moi.

Les gens disent souvent que baiser pour baiser c'est du vent, du vide, mais le vide ici a toujours été un autre mot pour désigner l'obscurité. Des rencontres fortuites qui écrivent des sonnets que personne ne peut jamais lire. Le désir et la douleur transmis dans le vague langage du sexe.

Tout cela n'avait aucun sens à mes yeux avant que je m'aperçoive bien plus tard que tout ce que je croyais avoir retenu de mes aventures se résumait à très peu de choses, de courte durée, juste des ombres amoureuses qui ne soulignaient aucun contour.

Ce qui me ramène, je crois, à l'histoire que je voulais raconter depuis le début, une histoire qui me hante encore aujourd'hui, et qui parle des gens blessés et de ce qu'ils finissent par faire.

L'histoire de mon pékinois.

Quand décembre arriva, j'étais à court d'ecstasy et d'énergie. Pendant au moins une semaine, je suis resté à la ramasse sans la moindre idée de ce qui allait se passer, avec trois tonnes de culpabilité venant d'on ne sait où et un désespoir de plus en plus grand. Mais une chose était sûre et certaine, j'avais besoin de repos.

Lude s'en fichait pas mal. Un coup de fil à 10 h du soir et une heure plus tard il me traînait à la Fumerie d'Opium, au milieu des éclats de voix et des rythmes amplifiés, le tout se mélangeant, on the rocks, avec un mélange de

Malheureusement, Holloway n'a pas compl[]tement perdu c[]sance. Pendant exactement deux minutes et 28 secondes, il gémit et se tord dans son propre sang, jusqu'à ce qu'il fin[] par succomber au choc et meure vraisemblablement³⁰¹. Puis pendant 46 secondes le []dr[] ne révèle rien d'autre que son

301. Pas mal de gens ont supposé que Chad – grâce aux perverses propriétés acoustiques de la maison – a probablement entendu Holloway se suicider. Voir page 322. Se reporter à l'ouvrage de Rafael Geethart Servaggio, *The Language of Torture* (New York : St. Martin's Press, 1995), p. 13, où il compare l'expérience de Chad à celle de Roman écoutant la chambre démoniaque de Perilous : « Cette inhabituelle œuvre d'art était une réplique grandeur nature d'un taureau, fondue dans du bronze solide, évidée, avec une trappe à l'arrière, par laquelle les victimes étaient placées. Un feu était alors allumé sous le ventre, cuisant lentement ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Une série de tuyaux musicaux dans la tête du taureau traduisait les cris de torture en une étrange m[usique]. Soi-disant, le tyran Phalaris assassina l'inventeur Perilous en le plaçant à l'intérieur de sa propre création[.] »

Alors que je m'efforce à présent de voir au-delà du Navidson Record, au-delà de cet étrange filigrane d'imperfection, le murmure produit par les pensées de Zampanò, cherchant sans répit, touchant presque au but, mais ne parvenant jamais vraiment à une conclusion, m'interrompt à peine, une ruine de fragments, de gestes et de quêtes, un besoin urgent motivé par - eh bien c'est précisément cela, quand je regarde au-delà, je n'ai qu'une vague idée de ce qui le tourmentait. Mais au moins si le feu est invisible, la douleur ne l'est pas - mortelle et gutturale, arrachée de lui, jour et nuit, semaine après semaine, mois après mois, jusqu'à ce que sa gorge soit écorchée et qu'il puisse à peine parler et à peine dormir. Il essaie d'échapper à son invention mais n'y parvient jamais parce que pour une raison ou une autre il est contraint, jour et nuit, semaine après semaine, mois après mois, de continuer de construire la chose même qui est responsable de son incarcération.

] n'en traquait pas moins Holloway dans tous les coins de ce qu'elle finisse par frapper, le dévorant, allant jusqu'à pousser un rugissement, même, la dernière chose entendue, le bruit d'Holloway arraché à la vie.

1. Comme John Hollander [] « Nous serions tous anéantis si nous pouvions voir/ L'issue de notre être ; par bonheur/ [] nous offre une issue et l'oubli », faisant ainsi écho une fois de plus à la phrase de Mallarmé : « L'œuvre ne soit pas la dernière fois, [] ».

Tout et n'importe quoi depuis quel devrait être le coefficient de résistance du sol d'un endroit comme ça, à, euh, disons, eh bien... Bon, tout d'abord, revenons à cette question de coefficient de résistance du sol. C'est une question très complexe. Enfin quoi, une « roche massive » comme le basalte peut supporter jusqu'à mille tonnes métriques par mètre carré tandis qu'un sol sédimentaire, comme le schiste dur ou le grès, s'effondrera dès qu'on aura plus de 150 tonnes métriques par mètre carré. Et l'argile tendre ne tient même pas les 10 tonnes métriques. Alors cet endroit, aux dimensions inouïes, d'une hauteur, d'une longueur et d'une largeur

elle passe à un plan de dix secondes montrant le dos de la photo.
 mot, elle zoome de plus en plus serré sur le coin inférieur droit,
 que son sujet devienne finalement clair : là, presque perdues parmi
 nc, sont inscrites au crayon pâle six majuscules nichées dans des

al »

□□□□

a que 8 160 photogrammes dans le film de Karen et cependant ils
 parfait contrepoint à cette étendue infinie de couloirs, de pièces et
 La maison est vide, son film est plein. La maison est obscure, son
 dit. Un grondement hante cet endroit, le sien est béni par Charlie
 ns Ash Tree Lane se dresse une maison sombre, froide, et vide. Dans
 se dresse une maison de lumière, d'amour et de couleur.
 écoutant que son cœur, Karen a tiré un sens de tout ce que cet
 ait pas. Elle a également découvert ce dont elle avait le plus besoin.
 de voir Fowler, rompu toutes liaisons douteuses avec d'autres pré-
 tandis que sa mère l'incitait à rompre, vendre la maison et régler
 amiable, Karen a commencé à se préparer à la réconciliation.
 ûr elle n'avait aucune idée de ce que cela entraînerait.
 qu'ou elle devrait aller.

arter a reçu de nombreuses louanges pour cette photo mais il a également été
 té. Le Florida St. Petersburg Times a écrit : « L'homme qui règle ses focales
 né exact de la souffrance ne peut être lui-même qu'un prédateur, un autre
 usement, une exposition permanente à la violence et aux souffrances, jointe à
 rue aux drogues, finit par se transformer en un lieu où l'on ne peut pas aller

XVI

*Quand des propositions mathématiques se rapportent
 à la réalité, elles ne sont pas certaines ; quand elles
 sont certaines, elles ne se rapportent pas à la réalité.*

Albert Einstein

Jusqu'à présent le *Navidson Record* s'est principalement occupé des
 effets que la maison a eus sur les autres : comment Holloway a dérapé vers le
 meurtre et le suicide, comment Tom s'est mis à boire pour oublier, comment
 Reston a perdu sa mobilité, comment le shérif Axnord est revenu sur ses pro-
 pos, comment Karen s'est enfuie avec les enfants, et comment Navidson s'est de
 plus en plus isolé et enfermé dans l'obsession. Aucune attention, toutefois, n'a
 été portée à la maison dans ses rapports stricts avec elle-même.

Examinée donc d'un point de vue aussi objectif que possible, la maison
 offre ces faits indiscutables :

1.0	Pas de lumière	I, IV-XIII*
2.0	Pas d'humidité	I, V-XIII
3.0	Pas de mouvements d'air (brises, courants d'air, etc.)	I, V-XIII
4.0	La température est de 0° C ± 4 degrés	IX
5.0	Pas de bruits	IV-XIII
	5.1. Hormis un grondement sourd qui s'élève par moments, tantôt distant, tantôt tout proche	(V, VII, IX-XIII)
6.0	Les boussoles ne marchent pas ici	VII
	6.1 Les altimètres non plus	VII
	6.2 Les radios ont une portée limitée	VII-XIII
7.0	Les murs sont d'un noir uniforme avec une légère nuance « cendrée ».	I, IV-XIII
8.0	Il n'y a ni fenêtres, ni moulures, ni éléments décoratifs	IX

Il semble évoquer une fin plus radicale à sa relation avec Karen quand il écrit : « Je pars demain » et décrit sa lettre comme un « testament ». Son évocation des membres de la première équipe ainsi que de quelques autres personnes a tous les accents d'un adieu prolongé. Navidson règle les derniers détails, pour une raison qui, en tout cas selon le Postulat de BFJ, est liée au traitement de la fillette soudanaise qui hante encore son passé : « Ce n'est pas une coïncidence si, alors que Navidson commence à s'étendre sur Delial, il mentionne trois fois son frère : "Je n'avais personne à qui la passer. Il n'y avait pas de fenêtre par laquelle la faire passer pour la mettre à l'abri. Il n'y avait pas de Tom là-bas. Je n'étais pas Tom là-bas. Tom, c'est peut-être lui que je recherche." C'est un aveu pénible, empreint de chagrin et d'un sentiment de défaite – "je n'étais pas Tom là-bas" – voir son frère comme le héros salvateur qu'il n'a pas su être³⁷⁷. »

Ainsi, le Postulat de Bister-Frieden-Josephson réfute la Thèse de Kellog-Antwerk en réitérant l'argument selon lequel le retour de Navidson dans la maison n'était en rien motivé par le besoin de la posséder mais plutôt par celui « d'être effacé par elle ».

Puis, le 6 janvier 1997, à l'Assemblée des Diagnosticiens culturels sponsorisés par l'Association psychiatrique américaine qui se tint à Washington, D.C., un couple exposa devant un public de 1 200 personnes la Théorie de Haven-Slocum qui, aux yeux de pas mal de gens, portait un rude coup à la fois à la Thèse de Kellog-Antwerk et au tristement influent Postulat de Bister-Frieden-Josephson.

Evitant les concepts sémantiques des hypothèses antérieures, la Théorie de Haven-Slocum proposa tout d'abord de se concentrer principalement sur « la maison elle-même et le fait qu'elle génère des effets physiologiques ». Comment ce parti pris allait pouvoir répondre à la question « Pourquoi Navidson est-il retourné seul dans la maison ? », voilà ce que ses auteurs promettaient de démontrer en temps voulu.

Partant d'un échantillon d'entretiens personnels, de sources secondaires soigneusement examinées et de leurs propres observations, le couple de chercheurs entreprit de révéler prudemment leurs découvertes dans ce qu'on a coutume d'appeler depuis l'Echelle d'Anxiété de Haven-Slocum, ou plus simplement BASE. Classant le niveau d'inconfort causé par l'exposition à la maison, la Théorie de Haven-Slocum assigna un coefficient de « 0 » pour l'absence d'effets et de « 10 » pour des effets extrêmes :

BAREME DES ANGOISSES SUITE A L'EXPOSITION

- 0-1 : Alicia Rosenbaum : migraines subites.
- 0-2 : Audrie McCullogh : légère anxiété.
- 2-3 : Teppet C. Brookes : insomnie.

377. Ici, Jacob perd Esau et découvre qu'il n'est rien sans lui. Il est vide, perdu, et se précipite vers sa propre destruction. Mais comme le formule de façon poignante Robert Hert dans *Esau & Jacob* (BITTW Publications 1969), p. 389 : « Que connaissait vraiment Dieu aux frères (ou d'ailleurs aux sœurs) ? Il était après tout enfant unique et avant toutes choses un père solitaire. »

- 3-4 : Shérif Axnard : nausée, ulcère supposé†.
- 4-5 : Billy Reston : sensation de froid persistante.
- 5-6 : Daisy : excitation ; fièvre intermittente ; démangeaisons ; écholalie.
- 6-7 : Kirby « Wax » Hook : stupeur ; impuissance persistante††.
- 7-8 : Chad : digression ; agressivité croissante ; errance persistante.
- 9 : Karen Green : insomnie prolongée ; fréquentes crises de panique sans raison ; mélancolie profonde ; toux persistante†††.
- 10 : Will Navidson : comportement obsessionnel ; perte de poids ; frayeurs nocturnes ; rêves agités accompagnés de mutisme croissant.

† Pas d'antécédents de maux d'estomac.

†† Ni la blessure par balle ni l'intervention chirurgicale n'ont pu causer l'impuissance.

††† Maux qui diminuèrent radicalement quand Karen commença à travailler sur *Ce que certains ont pensé et Une brève histoire de celui que j'aime*.

La Théorie de Haven-Slocum^T

La Théorie de Haven-Slocum fait la part belle à la remarquable victoire de Karen sur les effets de la maison : « A l'exception de Navidson, c'est la seule personne qui tenta d'analyser les ramifications de ce lieu. L'énergie qu'elle investit dans les deux courts métrages eut pour conséquence des changements d'humeur momentanés, soudains, un sommeil moins perturbé et la fin de cette toux agaçante. »

Malgré ses recherches scientifiques et premières hypothèses, Navidson ne trouve aucun répit. Il s'enferme de plus en plus dans le silence, se réveille souvent en proie à la peur et, entre Noël et le Jour de l'An, mange de moins en moins. Bien qu'il dise souvent à Reston que Karen et les enfants lui manquent, il est incapable d'aller les retrouver. La maison continue d'accaparer son attention.

A tel point que, dès le mois d'octobre, quand Navidson tombe pour la première fois sur la cassette montrant Wax en train d'embrasser Karen, c'est tout juste s'il réagit. Il visionna deux fois la scène, une première fois à vitesse normale, la seconde fois en avance rapide, puis regarda le reste du film sans un mot. D'un simple point de vue dramatique, force nous est de reconnaître qu'il s'agit d'un moment très décevant, mais qui, comme le soutient la Théorie de Haven-Slocum, ne sert qu'à souligner davantage le préjudice que la maison a déjà infligé à Navidson : « Les réactions émotionnelles normales ne sont pas de rigueur. La douleur que tout un chacun aurait ressentie en voyant ce bref filmé, a dans le cas de Navidson été éteinte par le choc excessivement proportionné déjà causé par la maison. Vu sous cet angle, il s'agit donc d'un moment fort quoique inégal, ne serait-ce que parce qu'il est très perturbant. Voir qu'un incident aussi grave est traité de façon aussi plate. Plus rien ne compte pour lui, et c'est bien cela, ainsi que l'ont déjà fait remarquer de nombreuses personnes, qui compte. »

176. Voir Annexe B.

177. Par exemple, les travaux itinérants de la jeunesse dans *Les Poèmes PXXXXXXX*; ou pourquoi les erreurs doivent être rapidement supprimées¹⁷⁸.

178. C.-à-d. *Les Poèmes Pelikan*¹⁷⁹.

179. Voir Annexe II-B. - Ed.

180. Bien qu'écrit presque deux cents ans après le voyage fatal d'Hudson, il est difficile de ne pas penser au poème de Coleridge, *Le Dit du vieux marin**, surtout ce célèbre passage -

Les mâts penchés, la proue enfonçant sous les lames,
Tel Celui, poursuivi de coups et de huées,
Qui de son ennemi cependant foule l'ombre
Et qui, droit devant lui, s'en va, tête baissée,
Ainsi dérivait le navire, la tempête
Mugissait, vers le sud toujours nous fuyions.
Bientôt vinrent ensemble et la brume et la neige;
Il fit un froid prodigieux;
Et, plus hauts que le mât, autour de nous flottèrent
De monstrueux glaçons, verts comme l'émeraude.

Les falaises de neige, à travers les rafales,
Sur les flots renvoyaient une clarté sinistre;
Point ne rencontraient forme humaine ou de bête,
La glace, de tous les côtés, nous entourait.

La glace était ici, la glace était là-bas,
La glace s'étendait, livide, à l'infini;
Elle craquait, criait, et grondait et hurlait, -
Tels les bruits qu'on entend lorsqu'on s'évanouit!

Au bout d'un certain temps parut un Albatros;
Vers nous l'oiseau venait à travers le brouillard...

à d'un monde fiévreux concocté dans un état délirant mais d'un lieu bien réel que Hudson
ré l'évidente terreur que ce lieu infligeait à tous, en particulier à son équipage. Et pareille ter-
sippée par l'époque moderne. Qu'on lise seulement le passage pour l'année 1915 du journal
James, physicien de l'expédition sur l'*Endurance* de Shackleton qui fut pris au piège et fina-
les glaces au large de la côte de l'Antarctique dans la mer de Weddell : « Une nuit terrible avec
sinistre se détachant contre le ciel & le bruit de la pression contre la coque... on aurait dit
ure vivante. » Voir aussi *Historic Conditions*, par Simon Alcazaba (Cleveland : Annwyl Co.,

D'une part, les films hollywoodiens reposent sur des décors, des acteurs, de la pellicule coûteuse et des effets luxueux pour recréer une histoire. Le coût de la production, associé à la saturation culturelle de la rumeur, permet d'assurer un minimum d'incrédulité et de rap- peler au public que, aussi émouvant, capti- vant ou terrifiant que soit un film, il ne s'agit de rien d'autre que d'un divertissement. Les do- cumentaires, quant à eux, font appel à des interviews, un équipe- ment de moindre qua- lité, et quasiment pas d'effets spéciaux pour représenter des événe- ments réels¹⁸¹. Le public n'a pas droit au filet de l'incrédulité et doit donc recourir à des méca- nismes d'interprétation plus stimulants qui, comme c'est parfois le cas, peuvent conduire au déni et à l'aversion¹⁸².

181. On lira avec intérêt la définition que donne Stephen Mamber du cinéma vérité qui semble une description presque exacte de la façon dont Navidson a fait le film :

Le cinéma vérité est une discipline stricte uniquement parce qu'il est si simple et si direct. Le réa- lisateur tente d'éliminer autant que possible les barrières entre sujet et public. Ces barrières sont techniques (équipes nombreuses, décors en studio, équipement monté sur trépied, lumières spé- ciales, costumes et maquillage), procédurales (écriture du scénario, jeu des acteurs, direction d'acteurs) et structurelles (outils de montage standard, formes traditionnelles de mélodrame, sus- pense, etc.) Le cinéma vérité est une méthode de travail pratique fondée sur une confiance dans la réalité non manipulée, un refus de trafiquer la vie telle qu'elle se présente. Tout cinéma est un processus de sélection, mais il y a (ou il devrait y avoir) toute la différence au monde entre l'es- thétique du cinéma vérité et les méthodes du documentaire fictionnel ou traditionnel.

Stephen Mamber, *Cinéma vérité in America*, Stanford : University Press, 1973, (Stanford, Calif. : Mamber, 1973).

182. Manifestement, la tradition du documentaire cinématographique est longue et précieuse, surtout si l'on considère les contributions apportées par Robert Flaherty, Herbert Kline, Ernest B. Schoedsack, Paul Rotha, Mary Lampson, Stuart Legg, D.W. Griffith, Henri Storek, John Ernest, Burton Ben- jamin, Jean Epstein, Jan Kucera, Heinz Seilman, Alberto Cavalcanti, Merian Cooper, Jerome Hill, Walter Heynowski, Leo Seltzer, Bonnie Sherr Klein, Edgar Morin, Boris Barnet, Leacock, Skanata, Rouch, Paul Strand, Jill Godmilow, Jerzy Hoff- man, Ion Bostan, Tadeusz Jaworski, Carol Reed, Micahel Rubbo, Hum- phrey Jennings, Shirley Clark, Ilya Trauberg, Marianne Szemes, Pat Jackson, Alan Winton King, Arthur Barron, Jacques-Yves Cousteau, Krsto Skanata, Mikhail Slusky, Agoston Kollanyi, Barbara Kopple, Marvin Lichtner, Erwin Leiser, Julia Reichert, Graeme Ferguson, James Klein, Edward R. Murrow, Noel Coward, Nevena Toshava, Basil Wright, Adrian Brunel, Gaël Lépingle, Willard Van Dyke, Joris Ivens, Anatole Litvak, Ben Maddow, Walt

toit, épi, chatière, brisure, cheminée, crête, souche, lanterne, girouette, fleuron, chéneau, œil-de-bœuf; ni arc de décharge, linteau, meneau, corniche, balcon, harpe, croisée, croi- sillon, bandeau, trumeau, imposte, lucarne, ancre; pas de colonne, d'entablement, frise, architrave, chapiteau, fût, pas non plus d'or- nements, à bandes, bâtons, besants, billettes, boucles, chevrons, damier, dents de scie, fes-

Disney, Livia Gyaramathy, Henri-Georges Clouzot, Brian Desmond Hurst, Porsia Djordjevic, Jan Lomnicki, Esther Shub, Warren Wallace, Edmund Bert Gerrard, Tom Haydon, David Lean, Eric Nussbaum, Jerry Bruck Jr., Savel Stropul, William Wyler, Bruce Herschensohn, Ante Babaja, Ellen Hovde, David Loeb Weiss, Thorold Dickinson, Ilya Kopalin, Robert Drew, Henri Cartier-Bresson, Max Fleischer, Luis Buñuel, Cesare Zavattini, Arthur Elton, Yuli Raiz- man, Shuker, Jerzy Bos- sak, Barron, Keith Merrill, Philippe Mora, George M. Williamson, Eugene Jones, Robin Spry, Kirsten Johnson, Kroitor, Haskell Wexler, Jersey, John Ferno, Dick Robinson, Hans Bertram, D.A. Pennebaker, Angelo Spavani, Dr. Fritz Hippler, Jean Vigo, Gregori Kozintsev, Rouman Gri- gorov, Michael Latham, Nicholas Webster, Sergei Yutkevitch, Walter Ruttmann, Frederick Wiseman, Perrault, Elmar Klos, David Elstein, Kazimierz Karabasz, Istvan Timar, Sid Knigsen, Jürgen Böttcher, Leni Riefenstahl, Leo- nid Varlamov, Takahiko Isumura, Walon Green, Roman Kar-

un geste de bonne volonté calculée, annula la sentence, choisissant au lieu de ça de concentrer la loi maritime et sa propre ire sur les trois responsables directs de ce soulèvement : le cadavre de Mendoza fut écartelé, Juan de Cartagena fut abandonné sur un rivage désolé et Quesada fut exécuté.

Quesada, toutefois, ne fut ni pendu, ni fusillé, ni condamné à la planche. Magellan eut une meilleure idée. Molino, le fidèle serviteur de Quesada, serait grâcié s'il acceptait d'exécuter son maître. Molino accepta, et les deux hommes montèrent dans une chaloupe et furent ramenés à leur bateau, le *Trinidad*, afin de connaître leur sort¹⁷¹.

Comme Magellan, Holloway mena une expédition dans l'inconnu. Comme Magellan, Holloway affronta une mutinerie. Et comme le capitaine qui infligea une sentence de mort, Holloway prit également pour cible ceux qui avaient contesté son rôle de chef. Toutefois, à la différence de Magellan, le parti de Holloway était en fait une impasse, ce qui nous

conduit à examiner le destin de Henry Hudson.

II.

Au mois d'avril 1610, Hudson quitta l'Angleterre dans une quatrième tentative pour trouver le passage du nord-ouest. Il prit la direction de l'ouest et traversa les eaux arctiques et finit par arriver à ce qu'on appelle aujourd'hui la baie d'Hudson. Malgré son nom aux résonances inoffensives, en 1610, la baie était un enfer de glace. Edgard M. Bacon dans son ouvrage *Henry Hudson* (New York : G.P. Putnam's Sons, 1907) écrit :

Le 1^{er} novembre le bateau arriva dans une baie ou crique au fin fond du sud-ouest, et fut mis en cale ; le 10 du même mois il fut pris dans les glaces. Le mécontentement ne s'exprimait plus à voix basse. Les hommes avaient conscience que les provisions, prévues pour un nombre limité de mois, arrivaient à leur terme, et ils déclarèrent qu'on aurait mieux fait de les ramener pour prendre leurs quartiers d'hiver à Digges Island, où de nombreuses volailles sauvages avaient été aperçues, plutôt que de les obliger à se débattre pendant des mois dans « un labyrinthe sans fin ».

[C'est nous qui soulignons]

Ce labyrinthe de glace bleue dérivant dans des eaux suffisamment glaciales pour tuer un homme en quelques minutes éprouva et finalement vint à bout de la résolution de l'équipage d'Hudson. Là où les hommes de Magellan pouvaient manger du poisson ou du moins goûter la crique de quelque rivage habitable, les hommes d'Hudson ne pouvaient que contempler des rives de glace¹⁸⁰.

Fatalement, les murmures se changèrent en cris puis les cris furent suivis d'actes. Hudson, ainsi que son fils et sept autres membres, furent mis de force dans une cha-

Comme Hudson, Holloway se retrouva avec deux hommes qui, à court de réserves et de foi, insistèrent pour rentrer. Comme Hudson, Holloway résista. A la différence d'Hudson, Holloway s'enfonça de plein gré dans ce labyrinthe.

Heureusement pour le public du film, seuls les derniers instants d'Hudson continuent de demeurer un mystère. 169. Bien que les mutineries ne soient pas très répandues de nos jours, on se reportera à la mission Skylab de 1973 où des astronautes se révoltèrent ouvertement contre un contrôleur de mission qu'ils jugeaient trop autoritaire. L'incident ne donna lieu à aucun acte de violence, mais il souligne la façon dont, en dépit d'un contact permanent avec la société, de la nourriture et de l'eau en abondance, de la chaleur, et seul un faible risque de se perdre, les tensions parmi les explorateurs peuvent néanmoins faire surface et même dégénérer.

L'expédition d'Holloway ne possédait aucun des équipements dont jouissait Skylab. 1) il n'y avait pas de contact radio ; 2) ils ignoraient quasiment où ils se trouvaient ; 3) ils étaient presque à court d'eau et de nourriture ; 4) ils manœuvraient dans des conditions glaciales ; et 5) ils subissaient la menace implicite du « grognement »¹⁵⁵.

170. Voir également *The Works of Hubert Howe Bancroft*, Volume XXVIII (San Francisco : The History Company, Publishers, 1886).

171. Extrait du journal de Zampanò : « Autant j'ai médité sur Hudson dans sa chaloupe, autant le soir j'ai tourné mes pensées vers le voyage de Quesada et Molino sur ces eaux profondes, m'interrogeant à voix haute sur ce qu'ils se disaient, ce qu'ils pensaient, quels dieux vinrent les protéger ou les abandonnèrent, et ce que dans ces noires vagues ils virent finalement d'eux-mêmes ? Peut-être parce que l'histoire n'a que faire de ces détails, la scène a seulement survécu en vers : *Le Chant de Quesada et Molino* par [XXXX]¹⁷². Je l'inclus ici dans sa totalité¹⁷⁵. »

Puis :

« Ne m'en veuillez pas je vous prie si j'inclus ceci. L'esprit d'un vieil homme a autant de chance d'errer que celui d'un jeune homme, mais alors qu'un jeune homme épargnera l'animal errant, le vieil homme, lui, le supprimera. Les jeunes essaient toujours de remplir le vide, un vieil homme apprend à vivre avec. Il m'a fallu vingt ans pour désapprendre les bonheurs découverts dans un écart. Peut-être cela n'a-t-il rien de nouveau à vos yeux mais j'ai tué beaucoup d'hommes et j'ai deux jambes et je ne pense pas que je vaudrai jamais tout à fait le gnome chauve Erreur qui sort de sa grotte avec des chevilles sans plumes pour se repaître des puissants morts¹⁷³. »

172. Illisible.

173. Là je sèche¹⁷⁶. Hormis le gnome, je ne sais même pas comment prendre « j'ai tué beaucoup d'hommes ». Ironie ? Un aveu ? Comme je l'ai déjà dit « Là je sèche »¹⁷⁴.

174. Pour des raisons qui lui sont propres, Mr. Errand a rétabli les neuf dernières lignes de la note 171. Ed

deux grands noyaux, l'un en haut et l'autre en bas, reliés par une unique rampe courbe supportée par d'innombrables balustres) mais pas de papier peint, d'enduit, de vitre, transparente, anti-reflet ou à verre cathédrale, isolée, teintée ; pas même le moindre clou ou la moindre vis, que ce soit à béton, à bois, mécanique, en acier trempé ; sans parler de l'absence totale de tout ce qui pourrait indiquer un

Macache ! »¹⁶⁸